

Tomorrow never knows

Lundi. 8h01. A travers la fenêtre de ma chambre, je vois passer Sally McGill. Elle est belle dans sa robe parsemée de fleurs, ses cheveux noués en une natte presque noire. Elle porte en bandoulière un sac qui se balance au rythme de son pas. Je la regarde longuement puis m'habille en vitesse, descends en trombe les escaliers, avale mon porridge, me passe un coup de peigne et sors précipitamment pour gagner la Clay High School où je passe la journée la tête entre les mains à rêvasser à des ailleurs improbables.

Mardi. 8h08. A travers la fenêtre de ma chambre, je vois passer Sally McGill. Elle est en retard et presse le pas. Ses cheveux dénoués voltigent au rythme de sa démarche nerveuse et ondulante. Un trait noir discret lui souligne le coin des yeux. Je reste jusqu'à ce qu'elle disparaisse au coin de la rue, laissant filer mon regard sur ses larges hanches. Je m'habille *rapidamente*, descends *allegro* les escaliers, avale *presto* mon porridge, me passe *vivace* un coup de peigne puis gagne *piu vivo* le lycée où je passe *lentissimo* une journée pleine de poisse et d'ennui.

Et c'est comme ça tous les jours...

Mais laissez-moi me présenter: je m'appelle Al Joad. Oui Joad, comme le héros des *Raisins de la Colère*, vous savez, le bouquin de Steinbeck. Surtout ne rappelez pas cette homonymie à mon dabe, il a une sainte horreur des Communistes et des Démocrates de tout poil. Pensez donc, il a sabré une bouteille de mousseux le jour où Kennedy s'est fait dézinguer à Dallas, il y 2 ans 1/2.

J'ai bientôt 19 ans. J'habite au centre-ville de Jasper, Comté de Walker, Alabama. J'ai trois passions dans la vie : les hot-rods, les Beatles... et Sally McGill.

Concernant la 1^{ère}, je passe tout mon temps à bricoler une vieille Hudson Hornet de 53, qui a jadis participé aux courses de la NASCAR¹. Le moteur boîte... Problème de compression; avance à l'allumage pas calée, suspensions foutues. Bref, j'ai du pain sur la planche avant de parader dans le quartier en faisant rugir le 6 cylindres. L'essentiel est que ça m'occupe dans ce patelin où il n'y a rien à faire ni maintenant ni après. Pompiste à la station-service de Jasper, comme mon dabe ? Cette perspective sinistre, je l'ai remise dans un recoin de mon cerveau en priant tous les Saints qu'elle ne se réalise jamais.

Heureusement il y a les Beatles. Révélés lors de leur 1^{ère} tournée chez nous début 64, deux ans déjà. Leur passage au show télévisé d'Ed Sullivan, la grand-messe suivie par 70 millions d'Américains. Leur coupe de cheveux dingue, frange droite sur le devant. Lennon et son regard de myope, goguenard, *distancié*, à se payer gentiment la tête du vieil Ed. Le contraste entre les deux : Ed, compassé, tout droit sorti d'un vieux film noir & blanc, Lennon qui amène la couleur dans le poste télé. Avec mon argent de poche, j'ai acheté tous leurs albums. Mon dabe ne voit pas cela d'un bon œil. Il n'aime pas ces sujets de Sa Majesté: tifs trop longs, costards étriqués, façon de chanter. Ma mère, elle, ne dit rien, mais je l'ai surprise plusieurs fois en train de fredonner certains de leurs airs en étendant le linge. Je crois qu'elle les a à la bonne.

Et puis, il y a Sally. Le fruit unique de l'union de Gus McGill, un descendant d'Ecossais au visage cabossé et d'une petite noirette d'italienne, Graziella je crois qu'elle s'appelle. Physiquement, Sally a tout pris de sa mère, sauf la taille, vu qu'elle est plutôt élancée. Elle a de longs cheveux presque noirs, une peau mate, des yeux sombres en amande, un visage anguleux, des pommettes saillantes. Une vraie squaw. Une beauté pas classique,

¹ National Association for Stock Car Auto Racing.

pour sûr. Bon sang, la 1^{ère} fois que je l'ai vue à la vente de charité annuelle de Jasper il y a 5 ans, j'ai été comme foudroyé. Depuis, elle embellit de jour en jour. Elle a de sacrées hanches, de vraies hanches d'Italienne.

Sally va à la Ida Jackson High School de Jasper, un lycée pour jeunes filles. Géographiquement parlant, à l'opposé du mien. Tout ce qui me relie à elle, à part la vente de charité, c'est le bref instant de son passage devant chez moi le matin. C'est là mon drame. Je ne sais comment l'aborder. Lui parler dans la rue ? Quoi lui dire ? Qu'elle me plait ? Un peu léger comme conversation, plus d'un a dû lui dire. Si ça se trouve, elle a un petit ami. Bon, je ne crois pas, je ne l'ai jamais vue accompagnée. Son père doit veiller au grain.

4 Août.

La nouvelle est tombée ce matin. A la radio. Comme une grosse météorite qui aurait crevé le sol de notre bon vieil Alabama en y laissant un cratère brûlant. Il paraît qu'hier, Lennon, lors d'un entretien avant leur tournée américaine², a déclaré que les Beatles étaient plus célèbres que le Christ. Bon sang, qu'est-ce qui lui a pris ? Il a dû se mettre à dos la moitié des Américains ! Personnellement, cela ne me choque pas vraiment vu que je serais plutôt d'accord avec sa déclaration. Chez nous cette nouvelle a provoqué une sacrée déflagration relayée par les médias. Notre radio locale, la WCR, en a fait ses choux gras ; son speaker vedette, Sam Underwood a lancé une diatribe fielleuse contre le groupe. Il s'est lâché, se drapant dans sa toge de *Suprême Salopard Saliveur de Sornettes Sordides*. Je le déteste, ce redneck au gros cul et à l'accent épais. Tout le monde ici sait qu'il est Grand Cyclope au Klan mais personne n'ose lui tenir tête.

5 Août.

Ce jour-là est à marquer d'une pierre noire ou blanche, c'est selon. J'étais attablé dans ma chambre en train de coller des décalcomanies sur une maquette de P47 Thunderbolt, lorsque mon dabe est monté me voir. Il venait de boucler sa matinée à la station-service. Il s'est assis lourdement sur mon lit, a retiré sa casquette, s'est gratté la tête et m'a dit d'une voix sourde :

- Fiston, ce soir, y aura un grand feu, place centrale. On va brûler les disques des Beatles. Toute une flopée de gens. Tout Jasper, en fait. Je veux que t'en fasses autant.

J'ai senti une onde de chaleur me cuire le visage...

- Mais P'pa, je vais quand même pas brûler mes disques ?

Mon père m'a fixé avec une drôle de lueur dans les yeux.

- Fiston, y faut que tu comprennes, tu t'rends compte de c'qui-z-ont dit ? C'est grave quand même, c'est du blasphème !
- Ouais j'sais bien, c'est idiot d'avoir dit ça... Et pis d'abord, c'est qui qu'organise ?
- Tous les gars du coin sous le patronage de la WCR. J'peux t'dire que depuis c' matin c'est le grand chambard en ville. Y aura même Sam Underwood pour animer...

J'ai avancé un argument qui me semblait imparable :

- Mais bon sang, c'est MES disques ! Payés avec MON argent de poche !

Mon père a d'un seul coup haussé le ton, celui qui n'admet aucune réplique :

- Ecoute fiston, y a pas à discuter, tu f'ras comme les autres. Ce soir 9h00, t'amèneras tes disques comme tout le monde. D'ailleurs, j'veux plus que tu les écoutes, ni que t'achètes leurs disques, compris ?

J'ai vu qu'il ne fallait pas insister. Mort dans l'âme j'ai acquiescé en silence, effondré.

Mon père s'est levé lentement. J'ai écouté son pas lourd dans les escaliers. J'ai arrêté de coller les décalcomanies et rangé l'avion dans sa boîte. Puis, j'ai sorti mes disques des

² Entretien publié par le magazine *Datebook*.

Beatles: albums, singles, et même les 3 microsillons mous du fan-club, en tout 15 galettes noires. J'ai regardé ma montre: 11h10. MES disques ont tout juste 10 heures à vivre...

20h30. Je sors seul avec mes disques dans un sac. Mon père a contrôlé que je les prenais tous. De petits groupes convergent vers la place centrale où le shérif-adjoint entasse méthodiquement des brassées de fagots dans un cercle tracé à la craie. Un peu plus loin, les 3 poivrots de Jasper, trognes ravagées, sont déjà accoudés à la buvette démontable et s'imbibent *allegretto* au whisky en attendant l'Évènement. Jim le boucher fait cuire des côtelettes sur un barbecue. Dans un stand aux couleurs de la Confédération, un employé de Jasper a installé un tourne-disque raccordé à 2 amplis. Il passe du Bluegrass. De temps en temps, le disque saute, ce qui déclenche des rires çà et là...

21h30. Il fait presque nuit. La foule compacte bruisse de mille conversations. Tout à coup, une rumeur se répand comme une trainée de poudre: Sam Underwood se pointe dans sa Lincoln Continental ornée de fanions des Confédérés. Il débarque, entouré de trois de ses nervis aux mines patibulaires. Ses "Faucons de nuit", les gros-bras du Klan local. Je le vois serrer des mains et discuter le bout de gras avant de gravir l'estrade. On coupe la sono. Moment de silence. Sam Underwood, le Prêcher Polyvalent, s'approche du micro. Il éructe:

« Mes amis, nous voici tous réunis pour une occasion qui fera date dans l'histoire de notre Comté... Nous allons nous livrer à une mission purificatrice... »

Je décroche déjà tandis qu'il déroule sa jactance à 5 dimes. C'est à ce moment que mon regard tombe sur Sally. Elle est en retrait et je dois me dévisser la tête pour la voir. Elle est seule. Son père, le rouquin cabossé, parade dans le 1^{er} cercle non loin de Sam le Suffisant. Bon sang, ce qu'elle est belle dans cette lumière crépusculaire. Elle aussi tient un sac carré. Elle a le regard absent. Instinctivement, je contourne quelques personnes et m'approche d'elle. Est-ce l'obscurité naissante qui me donne du courage ? Quelque chose me dit qu'il faut que je me lance. Là, maintenant!

- Bonsoir Sally... Euh, tu me reconnais ?

Elle tourne la tête, me regarde avec un semblant de sourire.

- Bien sûr, tu es Al, le fils de Joachim Joad. On se voit chaque année à la vente de charité.

Elle dit cela sans hésitation. De sa voix claire, légèrement fêlée. « Toi aussi tu portes tes disques ? »

- Oui...

- Puis, avec une hésitation elle ajoute : « C'est mon père qui veut qu'on les brûle. »

En une fraction de seconde, j'ai compris, Sally est dans le même camp que moi. Elle est désemparée, je lis de la détresse dans son regard. Je prends la balle au bond :

- Moi, c'est pareil. J'suis pas d'accord, mais c'est comme ça. Tu t'rends compte, j'ai tous les albums des Beatles.

Et pour montrer mon désaccord, je ferme à demi les yeux en faisant une grimace. Je dois avoir l'air comique, car Sally se met à rire. Un rire un peu rauque.

- Je suppose qu'on va faire la queue leu leu, et jeter nos disques, non ? Tu m'permets d'rester avec toi?

- Oui...

La conversation retombe. Les employés municipaux allument le feu. Pas besoin d'essence pour le faire partir, les fagots secs s'embrasent en un instant. Sam le Pamphlétaire Pansu vient de finir son discours, relayé par des applaudissements et des yodels. Maintenant les flammes montent haut dans la nuit. Sam, en fiefé bateleur, exhorte la foule à former une file unique pour que chacun vienne déverser son lot de disques dans le brasier. Un putain de rituel d'église. Avec Sally, on se met dans la file, elle devant moi. Je sens l'odeur de ses

cheveux, une odeur de coprah. On avance lentement, pas à pas, tandis que *Dixie*³ se déverse des haut-parleurs et que Sam et ses séides se mettent au garde-à-vous. Je pense aux cheveux de Sally: j'aimerais y tremper les doigts comme dans une eau claire, sentir leur texture souple et soyeuse et m'imprégner de leur odeur le reste de ma vie.

C'est notre tour. Sally sort lentement ses disques de son sac et les égrène l'un après l'autre dans les flammes, l'air absent. Puis elle pivote, dos au feu, me jette au passage un regard d'une infinie tristesse et s'en va d'un pas lent. Je sors mes albums, les balance dans le feu. En une fois. Sans réfléchir. Pour emboîter le pas à Sally. C'est à peine si j'entends le gros Sam, micro en main, lancer un commentaire à la cantonade. Je rejoins Sally dans l'obscurité sous les acacias et nous restons là, songeurs, à contempler les vinyles mourir dans l'air empuanti de plastique qui brûle.

Je vois les rondelles se gondoler comme apeurées par le brasier qui les lèche et les dévore. Je les vois se recroqueviller en une pâte qui prend feu et coule noire comme du pétrole en sortie de derrick. Je vois le visage de Lennon se déformer, se couvrir de cloques, se caraméliser, avant de disparaître bouffé par des flammèches bleutées. Je vois des gouttelettes de polymère enflammées se répandre sur des pochettes encore intactes et les enflammer à leur tour. Combien de disques sont là à cramer ? Des centaines assurément, peut-être des milliers. J'entends avec une acuité hallucinante leur crépitement. Je ferme les yeux. J'imagine qu'à cet instant la musique se libère des microsillons, que toutes les voix contenues dans chaque disque s'épanchent en une clameur énorme, que toutes les notes de musique se mélangent en une pâte sonore et qu'elles vont produire LA NOTE, le 1^{er} accord de 'Hard Day's night', celui légèrement dissonant, qui rendra sourdingues tous ces abrutis qui contemplant le brasier, bière à la main, en mâchonnant leur hot-dog graisseux. Les trompettes de Jéricho!

Je fais part de cette idée à Sally. En quelques mots. Concis. Tranchants comme une lame. Elle me regarde un peu étonnée. Là, j'ai l'impression que je touche juste. Je m'enhardis, je ne sais pas ce qui me prend. Un flot de paroles à voix basse. Comme l'eau d'un barrage trop longtemps retenue. Je lui raconte tout. Ma timidité malade. Les matins passés derrière la fenêtre de ma chambre à la guetter: sa robe parsemée de fleurs, ses cheveux dénoués lorsqu'elle est en retard. Ses yeux aux coins soulignés de noir. Ses belles hanches qui se dandinent. Elle, l'unique étoile brillante de ma pauvre constellation personnelle.

Ses yeux s'agrandissent de stupéfaction. A son tour de parler, je l'encourage du regard. Elle hésite puis lâche les vannes, elle aussi. Elle se raconte. Qu'elle est complexée avec ses hanches trop larges, son visage trop plat et sa peau trop mate. Elle se sent différente. Même au lycée, les autres la voient comme une sang mêlé, une demie-ritale, une quasi-squaw. D'ailleurs, on l'appelle l'Indienne. Pas de vraies copines à qui se confier. Et puis avec son père, ça ne gaze pas trop. Plutôt du genre brutal quand il a bu.

Elle n'en dira pas plus. Machinalement, je lui prends la main. La hardiesse des timides. Sa main tressaille dans la mienne mais ne se retire pas. Elle tourne son visage vers le feu qui se meurt. Dans les reflets rougeoyants qui dansent sur nos figures, je contemple ses yeux. J'y vois luire comme des larmes. Elle se tourne à nouveau vers moi, me regarde et me sourit. A ce moment, je suis seul au monde...

6 Août, matin.

Hier soir, j'ai perdu mes disques. Qu'importe, j'ai la musique gravée dans mon crâne, et ça, personne ne peut me l'enlever. Hier soir, j'ai perdu mes disques, j'ai gagné Sally. Tout à l'heure, elle et moi nous nous retrouverons, en cachette.

Allongé sur mon lit, regard fixé au plafond, je me repasse mentalement chaque image d'hier soir. Je souris, heureux. Je réalise que pour moi, Al Joad, rien n'est encore gravé dans

³ Hymne sudiste.

le marbre et qu'à la place de la sinistre station-service de Jasper, un scénario complètement différent peut s'écrire devant moi, comme si j'ouvrais une porte donnant sur un champ en friche à perte de vue qu'il me faudra cultiver de mes mains.

Listen to the color of your dreams...
Tomorrow never knows...